

Christophe Hardy

## Phrases limpides et chiffrées

(extraits)

« La description d'une pensée ou d'une action — aussi abstruses soient-elles — peut être rendue familière en la rapportant au niveau physique. Toute idée intuitive ou intellectuelle peut être imagée et traduite en termes de corps — chair, peau, sang, muscles, veines, glandes, organes, cellules ou sens. »

(Dylan Thomas, *Lettres*)

### ÉPISODE D'ÉTÉ

- 1 Chaque matin au réveil je m'exerce à renaître.
- 2 Mes naissances préférées sont celles d'été, très matinales.
- 3 Après une incursion courte, la nuit d'été nous a déposé sous la fenêtre sa fraîcheur en guise de bienvenue.
- 4 La rosée a encore les ressources pour défier la chaleur que la journée promet.
- 5 L'Est est poudreux mais voici que des rayons de lumière s'étirent jusqu'à mes paupières.
- 6 Le soleil fait bouillir l'eau des herbes et des feuilles : une vapeur s'échappe.
- 7 Je suis debout. Dressé sur la plante de mes deux pieds, je suis surpris par ma hauteur. J'en avais perdu le souvenir et elle m'étourdit.
- 8 Je fais craquer mes articulations, celles des mains, des épaules, du dos un peu. Mon squelette a du répondant.
- 9 Je sens qu'aujourd'hui je me mesurerai à quelques grands projets.

- 10 Les heures à venir forment une compagnie de belles invitées vers laquelle s'échappent ma poitrine et mon âme.
- 
- 11 Chaque matin recueillies, des gouttes du moment précieux suffisent à éteindre ma soif jusqu'au soir.
- 12 Je me restreins et je m'épanche.
- 13 Si je m'attarde dans le sommeil, si je ne m'abandonne pas aux sollicitations du soleil quand il amorce le dessin de son bel arc, je me réveillerai avec une sensation amère dans la bouche : « Tu as raté la naissance car le jour commença sans toi ! »
- 14 Et sans la précaution de chercher aux heures chaudes les ombres fraîches qui me protégeront des mordillements de la canicule, je me précipiterai derrière les aiguilles et leurs rondes, pour attraper, mais peine perdue, la balle qu'on m'a lancée, que je n'ai pas saisie à temps.
- 15 Ces matins-là j'ai beau user de toute ma hauteur, la gesticulation est vaine.
- 16 Je me dis ces matins-là : « J'attends le prochain matin. Dès ce soir, je me le jure, je m'embusquerai à l'intérieur des rêves pour guetter leur fin et bondir aussitôt. »

Paris, août 1990

## LE JOUEUR DE FLÛTE

- 1 Un sang, jailli de doutes et de désirs sans objet, parcourait la ville avec la fougue d'une jeune bête indomptée.
- 2 Les devantures au rez-de-chaussée des maisons bourgeoises s'inclinaient vers le flot, y déversaient l'offrande d'une foule de choses menues et précieuses.
- 3 Les passants effarés de l'opulence soudaine de ce décor dévastateur, mirant leurs yeux dans l'eau rougie des caniveaux, s'interrogeaient sur la date qui devait être une commémoration de bataille oubliée d'eux mais de tradition encore vigoureuse.

- 4 Les jeunes gens et les jeunes filles avaient abandonné les trottoirs à leurs ancêtres et convié ceux-ci à s'asseoir sur les bancs installés au seuil des immeubles, en parallèle exact avec les caniveaux qui, ainsi soulignés dans la hâte des préparatifs, étaient devenus *in extremis* des lieux d'importance, comparables à la frontière naturelle séparant deux pays dans laquelle se matérialisent par une ligne franche le goût du pouvoir et l'exercice de la force.
- 5 « Montons aux étages, envahissons les balcons ! » Tel fut le mot d'ordre. A partir de là furent brandis ou jetés des fleurs, des feuilles et des foulards, puis des ombrelles et des drapeaux, enfin des objets plus lourds qui encombraient les pièces, des bahuts, des commodes, des vaisseliers, sacrifiés au prix de grands gestes incarnant tous le paroxysme et la violence des déterminations humaines.
- 6 En bas le jeu consistait à faire le bon écart pour éviter les cadeaux tombés du ciel ; un fier hennissement de cavale marine accompagné du bruit de ses deux ailes battantes, saluait chaque éclatante réussite.
- 7 Au milieu de la chaussée un homme qui me ressemble, conduisait la sarabande en soufflant comme un beau diable dans une flûte en bois.
- 8 Cette flûte, toujours conservée sur lui, il l'avait reçue d'un vague berger un peu sorcier, venu à l'occasion d'une transhumance mourir en ville après avoir grandi dans les ombres des montagnes.
- 9 L'homme qui mène la danse et qui me ressemble, avait un air à savoir où il voulait entraîner la bande : il y a au centre de la ville un fleuve sur les berges duquel il est sans danger de franchir le pas qui fait quitter la terre pour l'eau.
- 10 Sur ces berges l'eau de jouvence pillait sans pitié du détail la foule des menus objets qu'elle submergeait, disloquait puis éparpillait.
- 11 Le flot avait parcouru si haut la ville que sa razzia n'avait pas épargné les sanctuaires : des reliquaires avaient été brisés et avaient rendu en gerbes des restes de charognes desséchés, bouts de peaux, bouts d'os, tripes en bocaux, cœurs embaumés. Avant de les engloutir, l'eau leur avait donné un lustre aux airs jamais vus, et des volumes amplifiés, et des luisances de surface. Ensuite les morceaux s'étaient égaillés comme une troupe de fantômes.

- 12 On ressortait de là le cuir de la peau pareil au cuir de l'âme, c'est-à-dire neuf et dur et fragile comme cuir d'enfant. L'effort d'assouplir, d'adoucir, de polir aboli d'un seul plongeon comme si, au moment de remonter sur la berge, on avait du même geste remonté le temps et passé du temps de l'objet travaillé et de l'âme en souffrance à celui — antérieur — de la matière inventée.
- 13 L'homme qui danse et qui me ressemble, voudrait connaître ce goût, à partager, de la terre sans fixité, toujours en mouvement, souple suffisamment pour éclabousser à la figure du temps.
- 14 Lisible là dans ces souplesses et ces tours d'espiègle de la terre, il y a l'irrépressible mouvement des désirs premiers — un désir de conquête et un désir d'oubli.
- 15 Ceux qui me suivent, imaginent que je sais à quoi la danse me mène. Je l'ignore et eux plongeront dans mon ignorance qui, à chaque geste, invente et dresse l'espace des ombres où elle se glisse.

Paris, janvier 1992

## CHAOS NOURRICIER

- 1 Et que maintenant, fruits du labeur des vers qui déploient leurs énergies transformatrices dans les cercles de la nuit, naissent de la terre des formes recomposées !
- 2 L'époque neuve s'accompagne du bruit encore trop grêle des cordes puisque les instruments n'ont pu se soumettre à des gestes ronds et à des attaques précises.
- 3 Sur la terre largement fumante d'une vapeur d'aube fraîche, des silhouettes d'herbes et de brindilles s'enchevêtrent avec des airs appelant l'hécatombe.
- 4 Le tumulte du ruisseau perce l'espace comme une lame de bourreau : dans le temps du petit matin, il recherche la trajectoire idéale pour accomplir sa besogne. Le bruit, le geste sont confondus dans ce tranchant implacable du fil pur qui découpe, détache d'une régularité fulgurante les deux morceaux d'espace, tête et corps, juste réunis le temps d'un soupir et d'une danse.

- 5 L'eau s'écoule à l'imitation d'un sang d'abondance et vivifiant.
- 6 Des cris venus du plus profond d'un corps en joyeuse lutte avec les forces querelleuses de la nuit et du jour, sont autant d'appels à sursauter et à frémir.
- 7 Je me suis levé.
- 8 J'ai lavé mes yeux aux poussières d'or, irritantes comme des sables, que le soleil secouait dans le tamis des grandes fenêtres quadrillées, vierges encore de signes.
- 9 J'ai levé mes lèvres jusque vers l'eau du ciel et le bleu immense submergea ma soif à peine commencée.
- 10 Je me réjouissais d'assister aux épousailles miraculeuses de l'eau et du feu.
- 11 L'incendie se propageait comme s'enflamme la traînée de poudre : il déchirait le voile d'eau du ciel, et mordait, et léchait de ses lèvres, langues et dents, les plus sauvages qu'il s'invente.
- 12 J'ouvris la fenêtre et bondis au-dehors, en un geste d'entière désinvolture pour mieux narguer les étages qui, dans un silence transparent d'éloquence, traient et échafaudaient plans malins, fines stratégies pour me séparer du sol.
- 13 A peine le sol m'eût-il reçu qu'il m'adressa plus loin à des éléments compères. Ils enrichiraient ma danse, me souffla-t-il. Je recueillis le souffle inspiré et je fis tinter son haleine familière au creux de mes deux oreilles.
- 14 Désormais un tempo du diable, en secret, me guidait et même lorsque je me fus affalé de tout mon long, de tout mon large et de tout mon épais sur la prairie déroulée en un vert tapis d'accueil, je sentis le rythme qui continuait à marteler sans faillir la terre suffoquée.
- 15 Pour finir je m'adonnai au tressaillement ultime de la bête qui, décapitée, garde dans son corps la ressource de quelques virulents soubresauts.

Fresneaux-Montchevreuil, décembre 1991

## ÉLOGE DE LA PESANTEUR

- 1 Homme rendu léger comme une bulle d'air et de plume, homme devenu rapide après patience et savoir-faire, et rapide plus qu'une flèche mais pas vif plus qu'avant, je m'adonnais à un mouvement perpétuel sans but et me mouvais d'un point à l'autre de l'univers — ce point-ci effaçant celui-là d'où j'étais parti — au gré de trajectoires toujours plus fulgurantes.
- 2 La rapidité des moyens de locomotion que j'empruntais, obligeait à prendre des poses fatales comme d'un condamné chassé du jardin pour rôder et s'agiter en une errance sans limites autour des lieux du bonheur rêvé. Aussi, avec une volupté de petit feu destructeur, je m'abandonnais aux ivresses de la vitesse, à tel point d'abandon que parfois, traversant les vapeurs, m'assaillait comme un coup d'épée fendant l'esprit, la pensée que je subissais un destin entièrement tracé hors de mes propres gestes.
- 3 Dans ces ivresses qui maintenaient à une altitude perpétuellement au-dessus du niveau du sol, j'oubliai jusqu'au souvenir du heurt des obstacles matériels. Plus jamais donc — sinon au titre d'anecdotes puisées au fond du puits des âges — il ne serait question de belles traversées à l'intérieur de l'épaisseur des choses — je veux ici parler de la beauté qui s'attache aux choses de l'enfance sitôt que la mémoire devient l'accompagnatrice de nos parcours.
- 4 Désormais la stratégie que suivait le corps de l'homme, résolu, moderne, consistait à effectuer chaque déplacement dans la position la plus confortable, c'est-à-dire sans le désagrément d'une modification ne serait-ce qu'infime des habitudes sensorielles. Je n'avais plus, dieu merci, à subir l'épreuve des éléments, épreuve de l'air et de l'eau, épreuve du froid et du feu, du soleil et du vent... autant d'ordalies quotidiennes qui s'étaient jouées — certes pour de rire puisqu'aucun verdict jamais n'était requis — sur la petite scène du théâtre de l'âme.
- 5 Quelle nouveauté de plaisir! Se mouvoir sans une trop bouleversante modification des repères ordinaires, juste le temps de transporter, tourbillonnante autour de soi, l'envoûtante spirale de l'habitude à l'intérieur de laquelle le corps se logera comme un limaçon dans sa coquille ou comme un Bernard dans son ermitage.
- 6 Cela allait si vite, qu'une neuve sensation sitôt ébauchée, elle ne franchissait pas l'intervalle qui va de la peau jusqu'à l'âme, qu'une seconde sensation la supplantait pour se parer des ornements d'une royauté tout aussi volatile.

- 7 La fulgurance des déplacements faisait qu'entre le moment où naissait le désir de se mouvoir et le moment où le désir s'accomplissait, il y avait une phénoménale contraction du temps, excitante, au voisinage des catastrophes, comme les secondes comptées entre éclair et tonnerre pour évaluer la proximité de l'orage.
- 8 Le désir de se mouvoir se satisfaisait de l'expérience déjà faite et répétable à l'infini que les circulations étaient aisées, possibles toujours, d'un point à l'autre de l'univers. Et s'éloignait la perspective éprouvante du moment particulier au voyage, quand se diluent dans l'espace les repères ordinaires du corps et de l'esprit, quand le monde nouveau ouvre aux sens un spectacle immense, étiré, paniquant, quand l'homme sent à chaque mouvement que fait son corps désorienté, encore attaché — mais vainement — aux mesures de l'espace qu'il a quitté et n'ayant pas encore pris la mesure de l'espace inconnu qui l'encercle, que son être est bien là — mais gauchement — flottant sans consistance.
- 9 A ce moment, on donne le nom d'*ennui*. Et la perspective d'avoir à le vivre comme on traverserait un cercle de flammes, s'éloignait, soulageante.
- 10 Pure, détachée de la contrainte d'être réalisée, la *pensée* du voyage comblait l'appétit du voyageur.
- 11 J'avais cependant la certitude que le mot *voyage* s'enracinait dans une terre d'expériences différentes. Car j'avais le souvenir de traversées à l'intérieur de l'épaisseur des choses, et qu'elles étaient animées par des verbes d'actions éclatantes comme *courir* les rues, comme *battre* la campagne, comme *arpenter* la montagne ou *fendre* les flots en bordure de côte.
- 12 Et j'avais le souvenir d'une sensation précise : le piquant de l'air dont les mille aiguillons en essaims invisibles protégeaient la pente de colline, dressant un paysage hivernal et que je dévalais bien calé sur ma mobylette.
- 13 A la lumière de ce souvenir qui gardait intact l'avant-goût prometteur d'expéditions plus lointaines, la terre m'apparut comme une peau morte qui se décollait de son support, s'enroulait sur elle-même, tendait à une immatérialité angoissante, jusqu'à ce que ma pensée se fixe sur l'image de la peau de mue d'un reptile.
- 14 Puis la peau se métamorphosa en un parchemin trop tôt racorni, où avaient été inscrits les désirs de chaque homme avant même que celui-ci ne puisse les formuler : ils étaient inscrits d'une encre de telle substance qu'un désir exaucé, s'effaçait de la page aussitôt réduite aux dimensions nouvelles des désirs en attente.

- 15 Je rêve à d'autres pages, à d'autres lignes, à d'autres chemins, s'agrandissant, s'élargissant, épaississant à mesure que l'homme, lorsqu'il avance sur la belle ligne de crête séparant les deux pentes de son désir, augmente sa provision de regrets et d'envies.
- 16 C'est pourquoi, plein d'un discernement ardent, je décide de partir pour des aventures discrètes et de fouler le tapis de la terre comme on foule un raisin. Je veux faire jaillir de la terre tous les sucs qu'elle contient et puis les étaler sur une nappe d'offrandes.
- 17 Sitôt que je sens la terre sous le poids de mon pied, elle retrouve son étendue et celle-ci ne se mesure pas tant mes désirs sont faits de longue patience et de durable exaltation.

Paris, février 1992

## LA PROFESSION DU VENT

- 1 Après bien des semaines durant lesquelles le soleil immobilisa l'univers, le mien comme celui des voisinages, sous des feux qui rendaient chaque heure du jour pareille à celles de la veille et à celles du lendemain, il y eut un soir un souffle de vent, assez puissant pour libérer le temps avec ses ailes que clouaient la fournaise.
- 2 Alors d'un même geste, en réponse au bruit et à l'appel de l'air, les hommes sont sortis, et les bêtes, de leurs abris.
- 3 Ce tapage du vent qui cogne à chaque chose et provoque le jaillissement du son à partir de la plus vive profondeur de chaque chose, j'en avais perdu la mémoire.
- 4 Discret, je me suis avancé sur le pré. Une échelle s'appuyait à la branche maîtresse du tilleul. J'ai gravi ses degrés et poursuivi à même l'arbre — quel mât d'escalade aisée !

- 5 Là-haut des pays de cocagne attendaient pour s'abandonner à ma contemplation et à ma fantaisie.
- 6 Juché sur les souples branches qui ploient sous le poids et le vent comme les haubans au plus haut du trois-mâts, j'interrogeai le vent. Ma pensée s'est collée à cet air et puis glissa dans ses courants.
- 7 D'où viens-tu, oh le vent que j'aime ?  
Dis-moi le mystère de ta venue pour que je comprenne le mystère de mon amour.
- 8 Tu es le vent et tu ne parles pas.  
Je parlerai pour toi.  
Car à venir souvent jusqu'à ce poste de rêveries, j'ai appris à saisir tes élans et je peux les traduire avec des mots à moi.  
Ces mots qui te font défaut.
- 9 Je dis que tu es celui que rien ne retient.  
Je dis aussi que tu n'arrêtes rien.  
Comme celui de parler, tu n'as pas le pouvoir de saisir.  
Pourtant tu es la main inflexible à l'obstacle.  
Tu es le poing qui suit la trajectoire infinie.
- 10 Je dis que tu es le vent, et que si tu es, c'est que tu es né.  
Je dis que tu es né quelque part et pour y retourner.  
D'un point à l'autre tu avances en droite ligne mais par des rafales et par des tourbillons.  
Tu n'existes que dans le mouvement.  
Tu déplaces l'espace et modifies les lignes.
- 11 Tu es le vent qui se meurt à l'arrêt.  
Tu t'épuises de rien et quand ce rien rend l'âme, l'espace alors s'immobilise.  
Tout se noue.  
Les arbres, les rivières et les gorges des hommes.
- 12 Nulle parole d'agonie ne franchit la barrière invisible de tes lèvres douces de vent.  
Tu es un souffle sans voix.  
Ma voix, elle, aime profiter d'un peu de ton élan et se frotter à lui.  
Tu es une respiration sans corps.  
Mon corps, lui, aime te faire cortège et perdre son haleine quand il accompagne le moment de ton irruption.

- 13 Tu es le vent, le vent creux comme le vaste songe.  
 Car tu n'es pas un souffle sans mémoire : tu gardes en toi les parfums que tu as soulevés.  
 Ce sont des bouquets à transporter et à disperser.  
 Ce sont des baumes qui instillent au corps et à l'esprit la palpitation et l'ampleur après qu'ils se sont trop étrécis d'angoisses.  
 Tu es le vent et la rose de tous les vents.
- 14 Tu es le vent qui vole et mes sens récoltent le fruit de tes rapines.  
 Elles suscitent en moi bien des métamorphoses.
- 15 Mon imagination s'écartèle dès que je t'interroge.  
 Elle s'épanouit en rameaux, en feuilles de telle sorte qu'elle emprunte les directions de la main grande ouverte ou celles de l'éventail.  
 Tu es le vent et tu es la main inflexible, battant l'air pour le fraîchir.  
 Tu es le vent et tu es l'index pointé, tranchant l'air pour le franchir.  
 Tu es le vent et tu es la main qui dessine les pays traversés.  
 Tu es le vent et la ligne de la main qui présage les pays futurs.
- 16 Je me suis tu.  
 Enfin j'ai cru l'entendre : « — Tu me rassures, ami, à te montrer perché sur d'aussi belles dispositions. Et moi qui te croyais l'importun de la fête tandis que je dictais aux branches du tilleul et du frêne voisin les mouvements que, dociles et sans caprices, elles exécutent avec une justesse respectueuse de la moindre de mes intentions ! Chorégraphe aux coulisses du monde, j'ai la force de soulever la paille de ton imagination. Je ne voudrais la voir ni sécher ni pourrir. Elle a des brins à profusion. Je les révèle à leur légèreté native et restaure leurs vertus cavalières, fugueuses, chasseresses. »
- 17 J'ai cru l'entendre se taire et j'ai demandé :  
 « — Quel est ton nom ? Dis-le moi, que de mes deux poumons je te hèle et de tout mon unique cœur aussi. »
- 18 J'ai écouté. J'ai cru l'entendre :  
 « — J'ai plusieurs sens. Ainsi j'ai plusieurs noms. Tu es seul, à pouvoir me nommer, au gré de ta langue, au gré de tes sens.  
 Je suis le vent. Je te salue. »

Fresneaux-Montchevreuil, janvier 1992

## L'ESPRIT DE CONQUÊTE

- 1 Debout, dehors, tôt le matin, dès le seuil, je me sens un enfant dans l'espace.
- 2 Passé le cercle des graviers devant le perron, s'ouvre à moi le monde. A chaque pas, les cercles sont moins tracés mais ils embrassent des domaines d'aventures plus larges.
- 3 Chacun de mes pas repousse un peu plus les circonférences. Mon regard se jouant des obstacles de la végétation, part chasser l'horizon.
- 4 Les branches sous lesquelles je passe forment des poutres de gloire soutenant un air de chaudes promesses, ou bien elles sont des arches triomphales qui encadrent la perspective fuyante des lointains à gagner.

- 
- 5 Il y a dans l'air une substance, un fluide qui le fait s'accroître. La lumière, bondissant souplement de l'horizon, déroule des tapis d'ombre puis ils se ramassent et se rétractent, me cédant la place au fur et à mesure que le jour s'installe.
  - 6 Je m'identifie aux trajectoires que je croise : l'auto sur la ligne de la route, soulignant la route comme un cerne dans le paysage ; l'envol du merle ; la griffure blanche dans le bleu du ciel ; la rafale de vent qui file devant moi ; toutes choses entraînant matérialisant l'air et la fluidité des mouvements qu'il suscite.
  - 7 J'avance sans but particulier. Derrière moi, si je me retournais, il y aurait une brume. Elle aurait effacé le décor et j'aurai perdu de vue le point d'où je suis parti. Je suis peut-être rendu plus loin, plus haut, que je ne pense.
  - 8 Cependant je suis à l'affût de l'instant qui, comme une proie, s'immobilisera. Au moment du saisissement, il me fera contempler sa beauté, plus intense par l'absence de tout mouvement.

- 
- 9 A midi une déflagration.
  - 10 Dès lors, sous le rayon vertical du soleil, l'espace comme un grand insecte épinglé. Ses ailes déployées dans la tension immobile de l'écartèlement.

- 11 Un morceau de météore s'effondra dans l'étang, si vivement qu'aucune onde ne put se propager.
- 12 Mes ailes de cire fondirent comme neige au soleil.
- 
- 13 L'avancée du matin interrompt sa trajectoire : il n'est plus temps d'embrasser les choses et mes bras sont ballants.
- 14 Les cercles allaient s'élargissant. L'euphorie naissait de l'expansion continue. Désormais l'étreinte m'est amère. L'enroulement, humiliant. Comme d'une corde détendue, mise au repos, n'enserrant qu'elle-même.
- 15 De deux déroutes, quelle est la plus glorieuse ? L'anéantissement en éclats, dispersés par un souffle ? Ou bien l'étouffement d'un corps se tordant sur soi ?

---

### Épilogue

(Tandis que sonne l'heure du rassemblement, du repli...)

De retour vers ma demeure, j'aurai un temps pour méditer sur la journée passée, m'occupant avec des pierres polies à faire des ronds dans l'eau du petit bassin. La nuit, d'un point, viendra clore les cercles, les chants et les combats. Elle viendra pour effacer les torsions, les plis et les rides. Demain, à l'éveil, j'ouvrirai un lit de draps neufs.

Fresneaux-Montchevreuil, mars 1991